

Maryan Benmansour lecteur de Maurice Blanchot

La pensée du neutre au point zéro de l'existence humaine

« Il y aurait un écart de temps, comme un écart de lieu, n'appartenant ni au temps ni au lieu. Dans cet écart, nous en viendrions à écrire » - M. Blanchot, Le pas au-delà.

« Je ne puis faire mieux que de m'en remettre à votre loyauté. » - « Vous faites mieux pourtant, et à bon droit, car même si je suis loyal, comment nous accommoder l'un et l'autre d'une loyauté sans loi ? » - M. Blanchot, Le pas au-delà.

Parmi les lecteurs de l'œuvre de Maurice Blanchot, écrivain admirable et énigmatique, il faut entendre ceux qui en sont des plus remarquables. Nommons remarquable, celui qui se laisse habiter et conduire par le texte qu'il lit et commente d'un auteur admirable et en éprouve les conséquences, en fait saillir la pertinence, l'intensité, le génie, sans les effacer. Maryan Benmansour est assurément l'un de ces lecteurs remarquables. Il aura, depuis plusieurs années, établi un dialogue constant entre les textes de cet écrivain et sa propre parole et pensée, voire aussi existence. Et si quelqu'un lit attentivement M. Blanchot, c'est bien M. Benmansour qui en pratique une approche assidue et pénétrante, reliant ici littérature, philosophie et psychanalyse. Discuter de Blanchot avec lui, des lectures qu'il en fait, c'est naviguer dans des parages qu'on dira de sa connaissance, au risque de se montrer moins averti de la houle et des courants qu'il traverse, des abysses côtoyés, des silences invoqués. Cependant, un tel inconfort ne tient pas que de lui, il procède de Blanchot lui-même, de ce que ce dernier nous enseigne des redoutables écueils, impasses du langage et du sens, ou du sujet que nous ne sommes pas. D'une exigence éthique peut-être à s'y confronter, à s'y risquer.

Que nous dit Maryan Benmansour des textes de M. Blanchot ? Etre fidèle à l'œuvre de Blanchot et à la lecture instruite et fine qu'il en fait, nécessite sans doute d'entendre d'abord ceci. Blanchot écrit :

« Il y a un « je ne sais pas » qui est à la limite du savoir, mais qui appartient au savoir. Toujours, nous le prononçons trop tôt, sachant encore tout – ou trop tard, lorsque je ne sais plus que je ne sais pas, ne disant rien et alors le disant. J'en sais moins que j'en sais ; c'est par-dessus ce retard du savoir sur lui-même que je dois sauter pour rejoindre – ne l'atteignant pas ou m'y abîmant – le non-savoir. » Blanchot. - Le pas au-delà

On sera donc requis de pouvoir se passer du savoir si l'on veut se hisser à la hauteur de Blanchot. Certes. Mais encore, il faudra se méfier d'un socratisme conventionnel qui ne quitterait pas vraiment la posture du savoir, qui ferait comme semblant de ne pas savoir parce qu'il saurait encore tout du non-savoir aussi, autrement dit se contenter de quitter la position du savoir pour se glisser dans celle d'une maîtrise prétendue du non sens ou du sens du langage. Passer du savoir à la maîtrise, s'il se peut. D'une telle posture, à le fréquenter, Benmansour nous aura souvent montré avec insistance combien il fallait se défier. Ce n'est pas non plus ce nous enseigne Blanchot. A la façon d'un patient de psychanalyse, libre de dire ou pas, il écrit de sa propre démarche d'écriture :

« Je ne suis pas maître du langage. Je l'écoute seulement dans son effacement, m'effaçant en lui, vers cette limite silencieuse où il attend qu'on le reconduise pour parler, là où défaille la présence comme elle défaille là où porte le désir » - Blanchot. Le pas au-delà

Mais comment faire pour cela ? Il est difficile d'imiter Blanchot. Sa prose est unique, tissée d'aphorismes visionnaires, d'oxymores et d'antiphrases, de sentences inouïes, de récits elliptiques ou lapidaires, de paradoxes et de paraboles, de propos énigmatiques. Il s'agit alors peut-être de se laisser conduire par Benmansour, d'arpenter comme lui avec précision et ardeur les méandres du texte, du dire de Blanchot. Assembler à son tour dans une écriture l'écriture d'une écriture, comme il nous incite si bien à le faire. Peut-être, mais il faudrait pouvoir aussi nous *fréquenter* tous en regard d'une telle écriture. Or il n'est pas si sûr que nous nous rencontrions, que nous tombions les uns sur les autres, qu'il nous soit possible de nous fréquenter :

« *Dans cette ville, il savait qu'il y avait des gens qui ne fréquentaient personne, et alors il lui fallait se le demander : comment le savait-il ? Ce n'était peut-être pas quelque chose qu'il savait, mais qui était compris dans le savoir. Savoir tout autre chose l'obligeait à savoir par avance cela ou à ne pas le savoir. Comment à partir de là, résister à la tentation – au désir – de partir à leur recherche ? « Comment faire pour les rencontrer ? » - Eh bien, rien de plus simple : vous tomberez sur eux. » - Blanchot. Le pas au-delà*

Pourtant cela aurait pu se faire entre nous à la façon d'un colloque de paroles, d'une confrontation des discours, mais pour une fois nous voilà distancés par la contrainte imposée d'un écart entre les corps. Astreints à l'immobilité, à la distance, nous nous serons tenus, plus de quarante jours, isolés au milieu d'étranges silences diffus et de rumeurs alarmées qui se propageaient au sein des villes. Nous aurons vécu durant ces jours, confinés en l'allégorie de nos villes, citadins séparés, en une double écoute dont Blanchot dirait qu'elle venait conjoindre la nostalgie du *bruit de la ville avec sa richesse interprétable et toujours prête à être nommée* avec le surgissement de ce même bruit, mais cette fois comme *une rumeur d'écume, monotone, sauvage, inaudible, avec d'imprévisibles éclats appartenant à la monotonie*. Il y eut des clameurs, des chants, des musiques et des cris, comme pour abasourdir le drame de la mort. Confirmant bien que, sur ses bords, *la rumeur n'est que la manière dont la ville laisse entendre qu'elle est déserte, toujours plus déserte*. La ville ainsi désaffectée de ce qui autrefois l'affectait, d'une présence en un monde commun, bien que défait aussitôt réclamé, apparaît désormais abandonnée et désolée, nous désolant d'être devenu des *témoins de la peur*. Comme si nous éprouvions soudain enfin, dans l'épreuve cette fois un peu partagée de la catastrophe, *en accord avec le malheur de tous, ce malheur qui exclut tout accord*. Ce n'est point pour autant se fréquenter, s'entendre et s'accorder. Pour Blanchot, il n'y a point d'accord possible évident pour ceux qui recherchent l'entente autour du silence, ou qui désirent la *pauvreté dans le langage* afin de faire écho à l'oubli. Il s'agit *d'accueillir l'oubli comme l'accord avec ce qui se cache, le don latent*. De sorte que ne peuvent s'entendre et se répondre que ceux qui restent liés par la promesse de parole que représente ce qui ne se dit pas, de la parole encore à dire. Et au cœur même de l'oubli, il y a la mort que l'on se rappelle en oubliant.

Dans le même laps de temps de notre isolement, nous aurons été accaparés et submergés par un brouhaha de paroles, de messages conjuratoires qui, eux, prêtaient souvent à confusion. Communication, avis de presse, propagande, déclarations de science, admonestations, consignes, éclats de voix, préconisations, menaces, esbroufe du discours, encore et toujours, ont semblé agir pour recouvrir tout silence possible de parole qui pouvait nous gagner, nous entretenir de la scène de l'autre, de ce hors temps immobile de l'événement ou de la chute de

soi et du monde auquel nous expose la manifestation du mourir, *car la mort, nous n'y sommes pas habitués*. Nous avons été ainsi les témoins d'une étrange cérémonie quotidienne et rituelle de décompte des morts, *la parole calme portant la peur*. Dans une telle confrontation, on éprouve le sentiment que le discours commun des tenants des pouvoirs s'efforce à la fois d'insinuer et de nous épargner la peur de la mort, d'en capter l'insensé, afin de maintenir l'obéissance, oblitérant finalement l'épreuve de la mort même, agissant à combler ce silence soudain qui vient propager un vide d'être et qui s'étend partout. Pourtant, c'est bien la peur qui nous assemble en ces moments, peur qui méconnaît la mort et que, pourtant, elle délimite comme peur de sa propre mort et de celle de l'autre, comme un non savoir de la mort qui nous affecte. Blanchot écrit :

« Peur pour celui qui a peur, qui ne le sait pas : le centre effondré de la peur vide. La peur, celle qui n'a pas la mort pour limite, fût-ce la mort infinie d'autrui ; pourtant, j'ai peur pour autrui qui a peur de mourir, qui mourra sans moi, dans l'éloignement de ce moi qui vainement remplacerait le sien. »
Blanchot. Le pas au-delà

Au comble d'une présence soudaine commune à la mort, il aura fallu absorber la puissance qu'elle convoque de mise en absence des choses, d'exhibition de la vie dénudée, comme en une *tentative pour délimiter en l'absence de limite encore un certain territoire*. Les représentants des pouvoirs ont-ils entrevu, par une sorte de réalisme ou de lucidité, que *la connaissance ne nous était laissée que pour connaître ce que nous ne pouvons supporter de connaître*. Dans l'idée avouée de prétendre à conjurer l'angoisse, le péril de mourir, nous nous serons vus, par des discours d'autorité, accolés à nos peurs comme à une collection de morts anonymes, au dénombrement compulsif d'un vide identitaire, astreints à nous faire comme les victimes passives et défigurées de nos peurs. Dans cette comédie un peu sinistre ou la parole semble se répéter en vain, ne parvenant jamais à se saisir vraiment de ce qu'elle dit, le réel des choses du monde se dévoile en une pure identité acéphale qui ne figure plus rien et ne ressemble à personne, un flux éternel du même sans histoire, si ce n'est pour nous ce qui nous paraît la répétition ininterrompue de la mort. Etrange actualité dont le texte visionnaire nous avertit déjà. Blanchot écrit :

« Terribles sont les choses, quand elles émergent hors d'elles-mêmes, dans une ressemblance où elles n'ont ni temps pour se corrompre ni origine pour se trouver et où, éternellement leurs semblables, ce n'est pas elles qu'elles affirment, mais, par delà le sombre flux de la répétition, la puissance absolue de cette ressemblance qui n'est celle de personne et qui n'a pas de nom et pas de figure. » - Blanchot. Thomas l'obscur.

Confrontation selon laquelle nous nous trouvons de la sorte désaxés des choses et expulsés de leur monde, en défaut de lieu propre, accablés par le risque de la défiguration sous le masque de laquelle surgit la mort comme un absolu. Or est-ce là l'expérience d'une pure négativité, d'une néantisation ou extinction d'être qui ne nous serait que fatale ? Non. Pas seulement, il se produit quelque chose en une telle indistinction, si l'on détache le mourir de l'être, si l'on abandonne le couplage métaphysicien du non-être et de l'être :

« Supposons que mourir ne soit pas éclairé par ce qui semble lui donner sens, l'être-mort. (...) Après tout, « être-mort » réussit à faire passer le mot mort en position attributive, comme un des attributs mémorables de l'être, un signe seulement déconcertant de l'omnipotence de l'être qui régit toujours encore le non-être. Mais mourir ne se localise pas dans un événement, ni ne dure à la façon d'un devenir temporel : mourir ne dure pas, ne se termine pas et, se prolongeant dans la mort, ne se laisse situer ou affirmer dans un rapport de vie, fût-ce un rapport déclinant, une déclinaison de la vie.

Mourir ne se localise pas dans un événement, ni ne dure à la façon d'un devenir temporel : mourir ne dure pas, ne se termine pas et, se prolongeant dans la mort, arrache celle-ci à l'état de chose où elle voudrait se pacifier. » - Blanchot. Le pas au-delà

En suivant Blanchot et Benmansour, affirmons que l'exposition ou l'expulsion de l'être, la dérélition d'être, ne se produisent pas pour de rien, quelque chose nous advient de supplémentaire, un événement incertain qui n'est ni un surcroît d'être ni un moins d'être. Une expérience de ce qui est autre d'un espace d'existence non centré sur le soi et que le narrateur et protagoniste du Dernier homme éprouve subjectivement, peu après la mort de son amie :

« Si je réfléchis sur l'événement qui se produit, je devrais dire qu'il se confond presque pour moi avec le calme qui me permet d'y faire face. (...) J'y appliquai ma pensée, et bien qu'il n'y eut pas entre nous de rapport véritable, j'eus l'impression d'un espace auquel je me sentais lié par une attente, des précautions, des doutes, une intimité, une solitude qui auraient peut-être convenu à un être vivant : humain ? Non, pas encore humain, plus exposé, moins protégé et cependant plus important et plus réel ; mais comme cet espace m'était étranger, ce qui me liait m'était inconnu. (...) Cet espace, tout en paraissant infiniment distant et étranger, m'offrait comme une voie d'accès immédiat. (...) Jamais je n'avais été aussi libre, et les pensées aussi, sauf la grave pensée immobile, étaient plus libres, plus légères, presque trop légères, me livrant à un esprit de légèreté qui risquait de ne pas me laisser longtemps au niveau de moi. (...) Je n'affirmerai pas que cet espace fût déjà nettement délimité, mais il pouvait l'être, je le sentais, et qu'il le serait dès que j'y serais entré, du moins le serait peut-être, un doute demeurerait. (...) mais je ne doutais pas de l'espèce de présence qu'il constituait. » - Blanchot. Le dernier homme

Un tel événement, que les philosophes ont pris l'habitude de désigner comme un surgissement d'existence extérieur à l'être, à la fois soustractif et supplémentaire, qu'il soit défini comme porteur d'un rapport novateur à soi ou indifférent à ce dernier, extra-subjectif, occasionne une rupture sans précédent avec les conceptions admises par la philosophie des notions de vérité et d'unicité. Il ne s'agit plus ici, pour le sujet-narrateur du texte cité, d'une existence objective ou naturelle, mais, *sit venia verbo*, de l'expérience d'un être-pas-soi du soi jeté au-dehors en un *hors-lieu* qui le recueille, au cœur d'une sorte d'espace peu délimité, à la fois proche et lointain. Une expérience qui saisit le narrateur par delà la peine ressentie de la mort, et qui suppose un pas au-delà de la souffrance de mourir. Il entraîne rupture également avec la psychologie du moi identitaire ou avec le positivisme de l'objectivité, inhérent au discours de la science. Par existence, il faut entendre ici la découverte par le sujet d'un espace plus ou moins fait de vide, à la fois clos et ouvert, contenant et contenu, qui l'environne et où il se tient, extensible et minimal, de nature topologique, ne procédant plus de normes euclidiennes. Benmansour écrit :

« Blanchot dessine inlassablement, tout au long de son œuvre une topologie : couloirs, murs, œil, lettres, visages, tous sont des espaces, des surfaces, des passages, des trous qui rythment un mouvement continu d'interruptions ou une discontinuité unifiée. Ses personnages ne cessent de passer. » - M. Benmansour, Blanchot, l'impasse.

Un tel espace à la fois contient le sujet, le détient et apparaît comme le hors-lieu même qui définit son corps propre et ses pensées, celui où il se rend, auquel il accède. Eprouvé comme *l'espace* de l'existence subjective, corrélé à une temporalité paradoxale, il vient défaire les soubassements ontologiques habituels de la pensée commune du monde occidental, notamment les oppositions du dehors et du dedans, du propre et de l'impropre, du fini et de l'infini, de l'avant et de l'après, du centre et de la périphérie. Rien de moins.

En ce sens, si l'on suit la lecture très précise faite par Benmansour de Blanchot, à la fois dans ses récits, essais et recueils, peut se caractériser comme un auteur qui participe en de nombreux points à la mise en crise de la métaphysique, de ses grandes oppositions et catégories ontologiques, du fait d'un recours revendiqué au *neutre*. En quelque sorte, l'œuvre de Blanchot nous apparaît comme une antiphilosophie, si l'on identifie la philosophie à une métaphysique de l'être. Par le recours au neutre, il s'agit de penser ou d'écrire à partir d'un *ni l'un ni l'autre* qui échappe à une logique dialectique, ne supprimant ni l'affirmation ni la négation mais les faisant se juxtaposer, écartant toute synthèse. Un tel recours au neutre défait les prétentions du savoir à pouvoir produire la structure des choses, de la chose même, comme un jeu complexe déterminable. Et même s'il y avait un effet de structure, l'on ne peut se saisir de quelque chose qui reste infigurable et décentré que de façon fictive, par des points de vue imaginaires, le centre et l'unité restant insaisissables, mais comme des énigmes sans mystère cette fois. C'est ce que pointe Benmansour en inscrivant sa propre démarche de lecture dans celle de l'écriture de Blanchot, dans une interrogation analytique de l'indéterminé du neutre :

« Mon parti-pris de lecture est de m'imaginer que tous les textes de Blanchot sont des points de vue imaginaire sur la structure : de l'extérieur vers l'intérieur ou de l'intérieur vers l'extérieur. Plus précisément, des trajets d'écriture et de lecture au cœur de l'absence de centre et d'unité de la structure. » - M. Benmansour, Blanchot, l'impasse.

Blanchot définit le neutre de la façon suivante et l'on pourrait croire à le lire que c'est un Lacan parlant de l'impossible à dire et de la chose innommable qui s'exprime ici :

« Le neutre au singulier nomme quelque chose qui échappe à la nomination, mais sans faire de bruit, sans même le bruyant de l'énigme. Nous l'appelons, modestement, inconsidérément, la chose. (...) La chose, comme le il, comme le neutre ou le dehors, indique une pluralité qui a pour trait de se singulariser et pour défaut de paraître se reposer dans l'indéterminé. (...) « La chose a rapport au neutre » nous oblige aussitôt à penser que le neutre change le rapport en non- rapport, et la Chose en autre chose et le neutre en ce qui ne saurait être le Neutre même, ni cela qui neutralise. » Blanchot. Le pas au-delà

Et Blanchot d'ajouter que le neutre, si on en suit la trace dans le langage, nous incite à nous livrer à cette mythologie qui essaime à partir de lui et avec laquelle, s'il est en jeu, il ne peut pour autant se compromettre, à la fois inhérent et absent au discours, facteur de subversion du même parce qu'occupant le versant silencieux du langage. Il y a ainsi un *effet de neutre* qui opère dans les phénomènes les plus indéterminés, mais sans pour autant se confondre avec la forme de ces *actions passives* où l'autre de soi affleure que sont le jeu, le hasard, l'inconscient, l'aléatoire, la trace. On croit l'y saisir, il s'y trouve, mais ne peut s'y reconnaître car dépourvu de détermination négative, ou positive, il ne peut se conceptualiser. Le neutre à la fois intervient au sein même des grandes notions métaphysiques, les faisant opérer et tout autant se joue d'elles, les débordant et les excédant, comme un facteur déplaçant. Il se conjugue au sacré, à l'absence, à l'écriture, à l'autre, à la différence, portant atteinte aux assurances normatives du divin, de la présence, de la parole, du soi, de l'unicité. Néanmoins, il reste non indentifiable, ne pouvant ni s'affirmer ni se nier, car sa négation reste dérobée :

« Le neutre qui marquerait l' « être » ne le renvoie pas à la grossièreté du non-être, mais a toujours déjà dispersé l'être même comme ce qui, ne se donnant jamais pour ceci ou pour cela, se refuse aussi à se présenter dans la présence simple, saisissable seulement par voie négative, sous le voile protecteur du non » - Blanchot. Le pas au-delà

Le neutre, convoqué par Blanchot, peut se comprendre comme un point de suspension en travail au sein de la trame de ce qui pourrait faire centre, unicité, indiquant un défaut de centre unifié-unificateur, ou comme la mention d'un centre improbable ou évanouissant qui toujours se dérobe et se déplace parce que soumis à la loi du multiple, dispersion dans la dispersion, soustraction soustraite du soustrait, métonymie incessante. Pendant de longs jours, ces peut-être ces derniers temps, nous avons été astreints artificiellement à une attente à nos libertés qui apparaît aussi comme une *attente* d'horizon et de nouveauté, une issue à notre clôture, incarcération, infligée ou vécue :

« *Attendre, se rendre attentif à ce qui fait de l'attente un acte neutre, enroulé sur soi, serré en cercles dont le plus intérieur et le plus extérieur coïncident, attention retournée jusqu'à l'inattendu. Attente qui est le refus de rien attendre, calme étendue déroulée par les pas.* » - Blanchot, L'attente l'oubli

Le neutre nous incite à une autre expérience des choses et de nous-mêmes, comme aussi *l'événement*, inattendu, *l'itinéraire de l'erreur*, égarement nécessaire non cartésien hors de la certitude, la *pluralité des chemins*, méthode de l'absence de méthode, *l'impasse*, conduite paradoxale vers le sans issue, la *chute stationnaire*, propulsion subite dans l'immobilité sidérante, le *passage*, franchissement transgressif d'une clôture, le *détour*, l'absence de linéarité de l'expérience et du temps, le *mur*, l'impossible obstacle du langage. Il s'agit ici d'autant de catégories relevés par Benmansour dans les textes de Blanchot et qui métaphorisent des conduites de pensée et de langage qui s'exposent au neutre.

A partir de cela, que peut-on penser de notre présent, nous est-il possible d'énoncer quelque chose d'une présence au présent historique, au sens de l'actuel ? De quoi s'agit-il dans ce qui nous arrive ? Avons-nous quelque attente ? Penser le présent, si l'on suit Blanchot dans la faille d'un temps historique au prise avec le désastre – politique, écologique, économique, sanitaire, social -, dans la chute improbable du sujet en son hors-lieu d'existence, dans le travail du neutre, ce serait vouloir pouvoir accéder à ses déterminants communs éventuels comme à l'absence d'un centre dominant, à une dispersion dans les méandres de l'écriture et des discours de circonstance, à un *temps zéro* du commencement ou du recommencement. A défaut de prédictions salvatrices, il y a là un temps de l'attente, une latence de la temporalité qui se substitue à d'anciennes eschatologies :

« *C'est l'attente, lorsque le temps est toujours de trop et que quelques fois le temps manque au temps. Ce manque surabondant du temps est la durée de l'attente.* » - Blanchot, L'attente l'oubli

Pouvons nous parler ici d'une humanité à la fois affectée par son Histoire affabulée et en défaut de finalités, s'accrochant maladroitement à l'impossibilité de mourir et s'efforçant de se dissimuler la mort, bricolant des récits de puissance désormais un peu indigents, à peine crédibles. Car sinon, que faire d'autre que :

« *Oubliant la mort, rencontrant le point où la mort soutient l'oubli et l'oubli donne la mort, se détournant et de la mort par l'oubli et de l'oubli par la mort, ainsi se détournant deux fois entrer dans la vérité du détour. L'allant de l'oubli dans l'attente immobile.* » Blanchot, L'attente l'oubli

A suivre Blanchot, toute présence à ce qui advient, à l'événement, est éminemment paradoxale, elle ne s'instaure que de l'inactuel, d'une résurgence de ce qui n'a pas eu lieu et aussi d'un oubli qui est un rappel de la mort, résurgence qui n'a pas lieu d'être et ne se produira probablement pas comme un avenir prévisible, ni retour à ni répétition de. Blanchot écrit que *la présence n'est pas seulement séparée, elle est ce qui vient encore au sein de la*

séparation. L'attente ne saurait en ce sens être conclusive, donner enfin lieu à une quelconque rédemption, théologique, historique, psychique, non seulement parce qu'il se produit rarement quelque chose, rien n'arrive jamais plus, mais parce ce qui advient ne le peut que lorsque l'écart entre le voir et le dire parviennent à se rencontrer, comme parfois autour du sépulcre ou de la vision éblouissante. Comme l'indique Blanchot, il faudrait adopter ce regard incliné qui se détourne de tout visible et de tout invisible. Ni l'un ni l'autre. Aujourd'hui entre les images médiatiques du monde et les discours fabriqués qui les habitent et les répandent, c'est un truisme de dire que ce n'est jamais le cas, la rhétorique et le semblant y suppléent. Un trop plein de visible vient saturer ce qui reste plongé ou laissé dans l'invisible. La vision ici annule abondamment le dire, le rendant indistinct, et le dit, en sa profusion incantatoire, recouvre le voir annulant la possibilité du regard, de sorte qu'il s'agit de soustraire la mort, les morts, au temps des vivants et d'interdire tout rapport à l'oubli. L'autorité, elle-même en défaut de centre et d'unité, dissimulatrice à foison, exhibant son inlassable morgue, s'efforce de recouvrir, d'effacer ce qui ne se peut ni vivre ni contempler et qui délivre notre rapport à l'oubli, celui qui nous permet de nous en remettre au *détour de la parole* qui est aussi un *détour de l'oubli*.

Pour autant, je diverge sur ce point de Benmansour qui, à juste titre, ne lit pas Blanchot comme un écrivain philosophe qui interpréterait l'Histoire, mais comme un narrateur de mythes de littérature pour lequel le temps historique ou narratif ne se déroule pas. Au contraire de ce temps successif qui fait histoire, un hors-temps discursif, fait d'interruptions et de discontinuités, vient chez Blanchot comme se nicher dans les plis d'un impossible à dire, d'un *parlant différent de parler*. Il irrigue les diverses fables possibles que semblent raconter, produire, proférer, énoncer, habiter, ces personnages inénarrables de narrateurs-protagonistes qui peuplent ses récits, entourés de leurs autres, masculins et féminins, et avec lesquels se déploient des dialogues toujours indirects. Ce narrateur impersonnel, apparaissant pris dans les détours de son langage et de sa mémoire, ressemblent à s'y méprendre à ceux créés par ses frères en littérature que sont pour Blanchot, Samuel Beckett, Robert Pinget ou Claude Simon. Le « *De quoi peuvent-ils encore parler ? De quoi peut-on encore parler ?* », réplique fameuse du *Fin de partie* de Beckett, fait ici écho chez Blanchot à cette sentence ironique et distanciée placée au sein même d'un de ses récits dialogués : « *Où en est l'histoire ?* » - « *Il ne doit plus rester grand-chose de l'histoire à présent.* ». Car oui, que peut-on encore raconter après avoir comme vidé l'histoire de son sens, épuisé la cosmogonie, le décalogue et la genèse, le messianisme, le récit mythique, l'histoire légendaire, le roman héroïque ou naturaliste, l'accomplissement dialectique de l'histoire ? Il est vrai que nous avons le sentiment d'être désormais en défaut d'histoires, qu'il s'agisse de l'épopée héroïque, de la parabole christique, de la grande histoire humaine ou des fictions romanesques, voire de la possibilité narrative elle-même. Au point qu'il est partout question, chez les idéologues de profession, voire savants, de la nécessité de produire de nouveau du récit, de l'imaginaire collectif unaire afin selon eux de réinstaller l'être social et son avenir. A l'âge de la propagande et de la publicité, l'incantation narrative du mystagogue modernisé ne fait pas défaut, à défaut de récit substantiel qui tienne encore. Heureusement qu'il nous reste La Fontaine. Mais pourquoi faudrait-il affabuler et reconduire la fable d'un récit du réel sans failles, sans détour, sans événement, sans chute du sujet. Pourquoi vouloir restaurer l'histoire ?

Si l'on est adepte de l'univers de Blanchot, il faut entendre un nécessaire oubli ou abandon de l'histoire qui n'est nullement notre réduction au malheur, mais une *terrible pause où rien ne cesse*. Blanchot fait dire à l'un de ses narrateurs :

« *Qui veut vivre a besoin de se reposer dans l'illusion d'une histoire, mais ce repos ne m'est pas permis. Je dois le rappeler : de tels jours ne sont pas consacrés à un malheur inconnu, ils n'affirment pas la détresse d'une décision mourante ; au contraire, ils sont traversés par l'immensité joyeuse, autorité rayonnante, lumière, pure frivolité, trop forte et qui fait d'eux une pure dissipation et de chaque événement l'image d'un épisode déplacé (qui n'est pas à sa place, une sorte de farce du temps, inactuel, un fragment égaré et fourvoyé de l'histoire).* » - Blanchot. Le dernier homme

Alors oublions l'Histoire, les histoires écrites sans la fable de la fable, sans l'écart et le détour, sans l'impasse et le mur, sans un fourvoiement dans la farce du temps et l'inactuel. Nous sommes bien en panne de récit, d'un récit qui ne soit pas paradoxal, qu'il s'agisse des fins ou des origines et il est inutile de vouloir y pallier, à moins de se faire encore religieux ou thérapeute d'un invincible mal. Néanmoins, la possibilité fantasmatique de notre destruction, ce mythe négatif, eschatologique ou apocalyptique, existe et se dessine dans ces temps de l'atome proliférant et du vivant mutagène, de ruptures climatiques et environnementales, temps à la fois communs et disjoints de nous, relayés par des technologies acéphales. Mais nous n'en possédons pas la clef, pas plus celle-là qu'une autre en l'absence d'unicité unaire et unifiante, d'un horizon destinal. Nous sommes plutôt suspendus métaphysiquement et par anticipation à cette possibilité de la destruction, par l'hypothèse qu'elle recèle de notre suspension possible, comme extinction, déperdition, disparition. Et pour autant, il nous faut pouvoir concevoir quelque *saut dans l'avenir*. Écoutons Blanchot à ce propos qui écrit déjà en 1956 dans un dialogue avec C. Lévi-Strauss qui vient de publier Tristes tropiques :

« *Nous ne savons pas que ce qui nous est proche ne nous est pas proche. Nous oublions nécessairement que la sécurité – fut-elle effrayée – dans laquelle nous vivons et qui nous donne la certitude d'être, dans notre temps et dans notre langage, chez nous, nous trompe (...). Car si les sociétés issues de la technique ont sur les autres un avantage, elles le trouvent, non pas dans les ressources matérielles dont elles nous investissent, mais dans l'état de crise où elles nous portent visiblement, nous mettant à nu devant le saut de l'avenir. (...). C'est donc en quelque sorte l'indigence du monde de la technique qui en fait la vérité, et sa grande vertu – intellectuelle – n'est pas de nous enrichir mais de nous dépouiller. Monde barbare, sans respect, sans humanité. Il nous vide atrocement de tout ce que nous aimons et aimons être, nous chasse du bonheur de nos refuges, du faux-semblant de nos vérités, détruit ce à quoi nous appartenons et parfois se détruit lui-même. Effrayante épreuve.* » - Blanchot. L'homme au point zéro.

Face à tant de détresse, il faut alors pouvoir se dire paradoxalement que l'impasse vécue de la civilisation, et qui nous écrase et menace d'une extension possible de la mort, n'est pas en soi porteuse de résolution positive, ni d'un ordre négatif définitif, et qu'il y a là, dans la collapse du chemin rationnel du progrès, dans le surgissement d'une impossibilité, un lieu où il faut tout de même en venir à se tenir, une métaphysique de l'intervallaire, du neutre, un temps soustrait du retrait où l'on peut avoir à se situer, brièvement et dans une *attente de ce qui vient hors de l'attente*. Il y a en ce sens, à même le non sens du sens, le peu de sens de notre existence, la cruauté du sens, d'autres façons de penser l'impasse de la civilisation, que celles, négatives seulement, des horreurs de l'histoire, du vivant, de la technique, de l'économie, de la vie sociale et subjective, des récits de la dérégulation de l'humanité. Des récits de Blanchot, Benmansour nous dit qu'ils sont : *le récit d'une autre forme d'impasse, une impasse qui mène vraiment nulle part, parce qu'elle produit une issue à travers le nulle-part, le « non frayé »*,

le(s) lieu(x) où nul n'a pu encore faire un pas. C'est là esquisser, sans perspective apparente ni ligne de fuite, sans chercher le moindre dénouement ou attente d'une catastrophe, un horizon de possibilité qui s'accroche à la possibilité de l'impossibilité, aussi paradoxal encore que cela nous paraisse. Pour autant, il faut endurer l'effrayante épreuve qui nous vide de tout ce que nous aimons, comme l'écrit Blanchot, affronter cette contestation de notre être, vérités, croyances, et qui nous chasse de nos refuges pour nous faire, tels des migrants planétaires, errer sous l'impensable en défaut d'hospitalité. Laissons ici le dernier mot à Blanchot dans ce qu'il configure en creux d'une éthique à venir :

« Mais cette contestation, précisément parce qu'elle nous laisse pauvres de tout, sauf de la puissance (ici les armes de la technologie), nous donne peut-être aussi la chance qui accompagne toute rupture : quand on est contraint de renoncer à soi, il faut périr ou commencer ; périr afin de recommencer. Tel serait alors le sens de la tâche que représente le mythe de l'homme sans mythe : l'espoir, l'angoisse et l'illusion de l'homme au point zéro. » - Blanchot. l'Homme au point zéro.

Paris, le 21 mai 2020

Emmanuel Brassat

Post-scriptum. Je remercie Maryan Benmansour pour sa remarquable lecture de l'œuvre de Maurice Blanchot, parce qu'elle m'aura incité à mon tour à le lire plus attentivement. De devoir lire et écrire à partir de son étude de Blanchot, à travers un dialogue d'écriture finalement fidèle à l'injonction aigüe d'écriture émise par Blanchot, m'aura permis à la fois de m'orienter dans la lecture des textes de cet auteur et d'en saisir la pertinence philosophique, mais aussi littéraire et psychanalytique.